

Pascal : la comédie du pouvoir et de la vie sociale

Author : Daniel Guillon-Legeay

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 23 octobre 2014

L'[analyse conduite par Pascal sur le moi](#) n'a cessé jusqu'à présent de déboucher sur des surprises et des remises en question d'opinions couramment admises et profondément enracinées sur l'existence et la nature du "moi". Ou bien le moi est ce "noyau substantiel" que l'on imagine le plus souvent, mais ce moi demeure inaccessible, inconnaissable. Ou bien la singularité de la personne réside dans des qualités périssables, mais alors le moi n'a rien de permanent. En outre, Pascal bouscule une certaine conception commune de l'amour. On n'aime jamais une personne pour elle-même, seulement pour les qualités que nous lui reconnaissons. Mais, ce faisant, nous ne sommes jamais certains de ne pas nous méprendre sur son compte.

« On n'aime donc jamais personne... »

Pascal en arrive naturellement à affirmer cette thèse: "*On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités*". Pascal ne dit pas que l'on ne peut aimer autrui. Il dit seulement – et c'est une toute autre chose! – que l'on ne peut jamais aimer autrui pour lui-même (son "moi" est inaccessible), mais seulement pour ses qualités (qui sont périssables). En d'autres termes, on ne peut faire autrement que de se fier à ce que les autres paraissent être, puisque l'on ne peut jamais les atteindre dans leur être profond. La thèse de Pascal implique une remise en question de la croyance communément admise selon laquelle il serait possible de nouer des rapports authentiques avec autrui. Une telle croyance relève purement et simplement de l'illusion...

Qu'y a-t-il derrière le masque ?

C'est pourquoi d'ailleurs Pascal se moque de cette attitude courante contre les personnes publiques, les notables qui recherchent l'amour et les faveurs du public: « *Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.* ». Les charges et les offices désignent les emplois publics à hautes responsabilités qui confèrent à ceux qui les exercent une notoriété (la magistrature, le notariat, le commandement militaire par exemple).

On se moque volontiers de leur aspiration à être considérés et aimés en raison de leur statut social. Cette moquerie semble pertinente, puisque le statut social d'une personne ne coïncide en aucune façon avec son moi profond.

Mais Pascal fait observer que, paradoxalement, cette moquerie est sans fondement puisque le moi

d'une personne étant précisément inaccessible, inconnaissable, il ne reste plus que des qualités extérieures et « empruntées ». Il n'y a donc rien de ridicule ni de choquant à vouloir être aimé pour ce que l'on n'est pas, puisque l'on ne peut pas davantage prétendre être aimé pour ce que l'on supposé être... Donc, qu'une starlette de cinéma, qu'un sportif de haut niveau ou qu'une personnalité politique recherche les faveurs du public et se grise de les obtenir n'est pas plus ridicule que de prétendre rechercher des relations sincères et authentiques. Derrière le masque, il y a un visage; mais derrière le visage, il n'y peut-être pas de moi...

Les critiques possibles contre Pascal

On pourrait certes opposer de nombreuses objections au texte de Pascal. Tout d'abord, sa thèse ne vaut que si l'on admet son postulat de départ, à savoir la distinction entre d'un côté le moi comme substance (permanent, inaltérable) et, de l'autre, les qualités (périssables et évanescents). On pourrait opposer à Pascal l'idée d'une identité en mouvement, affirmer en suivant la psychanalyse par exemple que le mystère de l'identité personnelle participe d'une histoire toujours en devenir, d'un vécu toujours inachevé, en droit comme en fait... Il me semble que cette objection est forte, mais que Pascal semble par avance y répondre, puisqu'il s'applique à saper les bases de cette croyance en l'existence d'un moi substantiel et permanent.

D'autre part, l'amour que nous portons à autrui ne se fonde pas seulement sur la perception de ses qualités (réelles ou supposées), mais sur des affinités personnelles, sur des références et des valeurs communes, bref sur un ensemble de choses qui ne sont pas toujours clairement identifiées ni rationnellement fondées. Ainsi, on pourrait opposer à ce texte de Pascal un autre texte de Pascal: "*Le coeur a ses raisons que la raison ignore*"...

Mais si les motifs de l'amour nous demeurent la plupart du temps obscurs à nous-mêmes, force est de reconnaître que nous croyons toujours pouvoir fonder une relation sincère avec un être apprécié pour sa singularité, son unicité. « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* » nous dit Montaigne à propos de son [amitié avec Étienne de la Boétie](#). Le sentiment peut être sincère nous dirait Pascal ; il n'en demeure pas moins que nous ne sommes jamais certains de pouvoir saisir ni connaître le moi d'autrui, car il nous échappe toujours.

Notre cher petit moi

Ce texte de Pascal est un texte de philosophie, de métaphysique, et non de psychologie. Il ne demande pas "*comment*" nous aimons mais "*qu'est-ce que*" nous aimons » (ou croyons aimer) lorsque nous aimons?

Il n'en demeure pas moins que, malgré toutes ces objections fortes, Pascal voit juste, et son texte frappe à la tête d'un certain nombre de croyances concernant l'importance de notre moi, de notre ego par quoi nous nous préférons souvent aux autres, concernant l'authenticité très problématique que l'on suppose pouvoir atteindre au sein des rapports humains, concernant l'amour comme genre de connaissance intime et vraie d'autrui... Sans aller jusqu'à affirmer clairement et

catégoriquement que le moi n'existe pas, Pascal remet en question, avec une force impressionnante, les certitudes, voire les illusions, sur lesquelles nous nous appuyons concernant notre "cher moi", ce petit monstre intime, mais tyrannique, que nous vénérons et cajolons, au point de lui accorder trop souvent la toute première place...

Post scriptum: Qu'il me soit permis ici d'exprimer toute ma gratitude à M. Francis Wolff, professeur de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure (rue d'Ulm, Paris), pour m'avoir fait découvrir la beauté et la force de ce texte.